

L'envers et l'endroit

Michelle Blanc

Volume 47, numéro 4 (270), novembre 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanc, M. (2005). L'envers et l'endroit. *Liberté*, 47(4), 33–41.

L'envers et l'endroit

Michelle Blanc

Française issue de la province, amoureuse de Paris dès la première rencontre, je rêvais, au tout début des années 1960, d'y faire une carrière d'enseignante. C'est pourtant en ces mêmes années que diverses circonstances m'ont conduite au Canada, d'abord dans le Québec profond, puis à Montréal où je vis depuis plus de quarante ans. Durant toutes ces années, jamais le rêve de vivre à Paris (de vivre Paris) ne s'est estompé. Lors de mes voyages bisannuels en France, je consacrais toujours une bonne semaine de promenade dans la capitale pour l'apprivoiser, la flairer, découvrir sa vie quotidienne, la connaître « pour vrai ».

Je ne puis dire que j'ai découvert Paris, bien au contraire. Trop de livres, de tableaux, de photos, de chansons, de batailles me l'ont rendu familier sans même que je m'en rende compte. Ses plaques commémoratives, les noms de ses rues, de ses quartiers, ses parcs, ses théâtres me renvoient à Balzac, à Modigliani, à Marat, aux deux Napoléon, à Molière et à bien d'autres que j'ai appris à aimer ou à détester durant mes années d'étude. J'ai un peu l'impression de feuilleter un album de famille dans lequel je reconnaîtrais des visages oubliés. Je déplore, maintenant, de ne plus retrouver l'émotion qui me saisissait lorsque je repérais par hasard une plaque attestant que Proust, Racine ou Tolstoï avait occupé tel ou tel lieu.

Le Paris que j'arpentais alors avait vécu la guerre d'Algérie, connu les contrôles d'identité, les barrages de police, la répression de manifestants pacifiques, de telle sorte que l'après 1962, sans être exempt de tensions, faisait plus aimable le visage de la capitale. Après avoir payé mon tribut aux monuments et quartiers célèbres, avoir admiré les boutiques garantes du « chic

parisien », m'être extasiée devant les étalages de fruits et de légumes, je délaissai quelque peu les lieux touristiques pour me promener au hasard de quartiers peu fréquentés. J'avais beau savoir que c'est en bonne partie la province qui a fait Paris, je m'étonnais malgré tout de découvrir des îlots de résistance farouchement provinciaux, des quartiers-villages avec leurs artisans, des marchés de plein vent où tout le monde semblait se connaître. Les enfants qui jouent dans la rue se sont échappés d'une photo de Doisneau, tout comme le bougnat du café, la concierge en pantoufles ou la petite marchande de fleurs au coin de la rue. Je m'émerveillais aussi de tomber à l'improviste sur une perspective célèbre à laquelle je ne m'attendais pas, une ruelle quasi médiévale, un musée. Hélas ! Mes séjours étaient de bien courte durée.

Ces promenades m'ont fait désirer très fort avoir le temps de me fondre dans cette ville et j'ai longtemps rêvé d'y passer la moitié de l'année lorsque je serais à la retraite. Rêve exaucé : depuis dix ans déjà je partage mon temps entre Montréal et Paris. Les deux villes cohabitent-elles ou se mêlent-elles en moi ? Ce qui est certain, c'est que je ne retrouve plus aussi vive la perception des différences qui m'étaient évidentes les premières années. Est-ce dû à l'habitude ? À un glissement imperceptible des modes de vie des deux métropoles ?

Je dois faire un effort pour retrouver les images de mon arrivée à Montréal et, surtout, leur charge émotive. Nous sommes fin septembre au début des années 1960 et il commence à faire frais. Direction : le grand magasin Eaton pour y acheter un manteau, des gants, bref, tout ce qui va me permettre d'aborder l'automne. J'imagine que nous allons dans le centre-ville et je m'attends à des perspectives dégagées, de larges rues bordées de belles boutiques, de l'animation, des tentations. Déception profonde. Cette grande ville, je la trouve laide, triste, ses rues encaissées sont étroites, les vitrines de ses magasins sans grâce, ses restaurants médiocres. Un géographe m'expliquera plus tard que le « centre-ville » au

sens français du terme n'existe pas en Amérique du Nord. Qu'il y en a plusieurs, selon que l'on est anglophone ou francophone, selon qu'on habite Rosemont ou le Mile End. Je n'y crois qu'à moitié.

Il me faudra bien constater, cependant, au bout de quelques mois de résidence sur le Plateau Mont-Royal (qui n'est pas encore à la mode!), que mes itinéraires sont ceux des gens de mon quartier. On va flâner et faire du lèche-vitrine sur la plaza Saint-Hubert, on fait les achats importants chez Dupuis Frères et l'on ne se risque à l'ouest du boulevard Saint-Laurent (la *Main*, dit-on) que pour admirer les vitrines de Noël des deux grands magasins anglophones, *Morgan* et *Eaton*. Mais est-ce particulier à Montréal? Les grandes villes — dont Paris — ne sont-elles pas composées de villages agglomérés? Certes, mais ces villages ont donné naissance, justement, à une *agglomération* qui les englobe et les prive peu à peu de leurs caractères particuliers. De plus, elle leur a offert un espace commun de rassemblement et de retrouvailles: le cœur de la ville. Lorsque je vais à Paris et que mes amis de Montmartre ou de La-Butte-aux-Cailles me proposent « d'aller faire un tour en ville », je sais en gros de quoi il s'agit. Pas à Montréal. D'ailleurs, dans les années dont je parle, je n'ai jamais eu l'impression que leur ville fût, pour les Montréalais francophones, un lieu de promenade. Impression confirmée par des flâneries du dimanche au Jardin botanique fréquenté presque exclusivement, à l'époque, par des familles immigrantes.

Il est d'ailleurs curieux que dans cette ville où des vagues successives d'immigrants sont venues s'échouer, je ne sois en contact qu'avec des Québécois « de souche », comme on dit maintenant. Alors que les boutiques parisiennes (et même celles de province) affichent des noms de propriétaires d'origines variées, je ne trouve dans mon quartier d'adoption que des Bergeron, Dufour, Beusoleil et *tutti quanti*. Seule exception, l'épicier italien du coin, monsieur Castagna. Même chose dans les écoles où vont

mes filles ou dans le collège où j'enseigne. Les autres venus d'ailleurs vivent plus ou moins loin de chez moi, dans des langues étrangères. De ce point de vue, le Montréal francophone des années 1960 évoque un Paris beaucoup plus ancien, celui où l'on chantait: « Ah ! qu'il était beau, mon village, mon Paris, notre Paris ! On n'y parlait qu'un seul langage ».

Je connais les raisons historiques pour lesquelles les immigrants non catholiques se sont obligatoirement scolarisés en anglais, mais cela ne suffit pas à conjurer l'agacement et la frustration qui me saisissent lorsqu'il s'avère impossible de communiquer en français avec un épicier grec ou chinois. Je repars les mains vides et remets à plus tard les découvertes gastronomiques. À Paris, je réussirai à me faire comprendre, et si ce n'est par le marchand, ce sera par son fils.

Pour qui s'intéresse à la cuisine, les magasins d'alimentation courants offrent peu de variété. Du reste, la cuisine dite canadienne est composée, à Montréal, de quelques robustes plats d'origine paysanne et semble avoir oublié la cuisine des régions. Alors que Paris abrite des restaurants alsaciens, auvergnats, provençaux, lyonnais et j'en passe, les cuisines du Saguenay, de la Gaspésie ou des Îles-de-la-Madeleine sont singulièrement absentes des tables montréalaises. Le même phénomène existe aussi dans des familles de provinciaux installés en ville où les enfants négligent (et parfois méprisent) le patrimoine culinaire de leurs parents. Ainsi, le premier épicier-boucher auquel je demande innocemment de l'agneau ou du mouton me regarde avec pitié avant de répondre :

— Je voudrais pas vous insulter, madame, mais à part les grosses *shops* juives de la *Main*, vous trouverez pas d'ça icitte.

— Et du lapin ? Vous en avez ?

— Du lapin ? Vous me faites rappeler que mon grand-père en mangeait. Mais ça se vend plus, à c'te heure.

Je me rends compte alors qu'il s'est opéré une rupture, telle que je l'ai connue dans Charlevoix ou à Rimouski et à Montréal. Le répertoire culinaire s'est appauvri, le vocabulaire également.

Dans ce contexte, revenir à Paris est un vrai bonheur. J'oppose toujours au racisme ordinaire du « café du Commerce » l'image de ces bandes d'adolescents, visiblement issus de l'immigration, qui déambulent en parlant trop fort, peut-être (c'est de leur âge !), mais en français. Je constate aussi que ce ne sont pas non plus des bandes homogènes. On ne parle pas encore de la France « black-blanc-beur », mais c'est elle que je vois déjà à la sortie des écoles ou au cinéma.

À Montréal, le regroupement ethnique va presque de soi, au point que, dans l'établissement où j'enseignerai quelques années plus tard, nous serons bien peu à nous étonner de voir, à la cafétéria, de grandes tablées d'étudiants ainsi regroupés. Une table de Vietnamiens, une autre d'Haïtiens, une troisième de Latino-Américains, toutes options confondues, bavardant dans leur langue maternelle. Le mot « communautarisme » n'est pas encore à la mode et sa réalité n'a pas encore atteint la France.

Tant de choses me semblaient différentes que je découvrais parfois à retardement ! Ainsi, un jour que je faisais des courses à Montréal au retour d'un séjour à Paris, je ressentis une impression d'étrangeté. La rue ne me semblait pas normale, il y manquait quelque chose. Elle était pourtant vivante, cette rue, pleine de monde, mais il n'y avait sur les trottoirs ni vieillards, ni jeunes enfants tenus par la main, ni bébés en poussette. Me sont alors revenues en rafale les images des jours de marché parisiens, la gentillesse des commerçants avec de jeunes enfants et de très vieilles gens, images de bistrots peuplés d'hommes et de

femmes d'âges divers alors que Montréal interdisait encore les tavernes au sexe dit faible, images si nombreuses, instantanés de la mémoire, que je ne saurais les énumérer toutes.

Je suis bien consciente que ces flashes du souvenir témoignent de la réalité la plus anecdotique. Ils ne sont que l'écume de différences plus profondes, sans doute, mais ils signent pour moi la vérité d'un ailleurs que je désire habiter.

Les deux villes où je vis maintenant à part égale (et la vie que j'y mène) ont évolué. Elles ont changé, parfois pour le pire, parfois pour le meilleur, rarement dans des sens opposés. Les Montréalais ont fini par s'approprier leur ville, par s'y promener, s'y divertir, y manifester. Alors que Paris commence à prévoir des activités estivales pour ses habitants, Montréal a fait de l'été une fête depuis longtemps déjà. Il est bien loin le temps où l'on devait se contenter du défilé de la Saint-Jean-Baptiste¹ avant de « faire balconville² » !

Je ne saurais énumérer tous les festivals – beaucoup proposant des activités gratuites – qui rythment la saison ; festivals de jazz, de l'humour, de films, des Premières Nations³, de musique contemporaine, de danse, de feux d'artifice, d'autres encore auxquels s'ajoute la fête de la musique, importée de France, la fête caraïbe, le Grand Prix (Formule 1), le marathon, le tour de l'île en vélo, etc. Une atmosphère bon enfant et une grande civilité sont communes à ces activités en dépit du nombre de participants (environ un million de personnes pour le Festival de jazz). Du coup, on peut parler maintenant d'un centre-ville de Montréal dans le voisinage des théâtres et des musées, un centre-ville qui se prolonge, en été, jusqu'au fleuve.

¹ Le 24 juin, jour de la fête nationale du Québec.

² Prendre le frais ou se faire bronzer sur son balcon en tenue décontractée.

³ Festival amérindien.

Autre signe d'appropriation, la modification des quartiers. Certaines rues ou sections de rue sont devenues des lieux de promenade. Les magasins sans grâce de naguère se sont transformés en jolies boutiques aux vitrines soignées et attirent pendant le week-end (où les magasins sont ouverts) de véritables foules. Parallèlement, le mode de propriété y a évolué. La copropriété, inconnue il y a quarante ans, s'y est développée à toute allure et les condominiums s'y sont multipliés. Hélas ! Ces quartiers récupérés du Montréal populaire abritent désormais une population de « bobos ». Comme le XI^e arrondissement de Paris, le Plateau Mont-Royal voit fuir ses anciens locataires. La hausse des loyers, le prix d'achat des maisons ou des appartements repoussent vers le Nord et l'Est de la ville les occupants de naguère. Plus de familles, mais de jeunes couples sans enfants, de jeunes retraités, des célibataires avides de jouir des commodités et des plaisirs de la ville. Comme rue de Lappe ou rue de la Roquette, on n'y trouve pratiquement plus de commerces « ordinaires », mais des galeries, des restaurants, des boutiques consacrées aux arts de la table et à la décoration intérieure, de nombreuses enseignes internationales de magasins de vêtements.

Des rues entières ou presque regroupent des restaurants exotiques, à l'image de la rue de la Huchette ou de la rue Monsieur-le-Prince. Beaucoup disparaissent, vite remplacés par d'autres. De même que Belleville a perdu bon nombre de ses restaurants maghrébins au bénéfice de cantines asiatiques, Montréal voit se succéder les modes. Après les pizzerias, il y a eu les restaurants grecs, puis vietnamiens, libanais, thaïlandais, les derniers en date étant les japonais, comme à Paris.

Dans les supermarchés, une évolution commune aux deux villes a modifié l'offre de produits. Outre des fruits et des légumes inconnus il y a peu, on y trouve de plus en plus de produits préparés qu'il n'y a plus qu'à faire réchauffer au micro-ondes. Et pourtant, on ne s'est jamais autant préoccupé de diététique et de

gastronomie ! Recettes gourmandes, recettes santé, recettes du terroir, recettes exotiques occupent paradoxalement de plus en plus d'espace dans les librairies et n'épargnent pas la télévision.

Évolution parallèle, donc ? Je parlerais plutôt d'évolution décalée. Les modes mettent un certain temps à traverser l'Atlantique. Nul n'aurait pu prévoir, il y a quarante ans, que les Montréalais accepteraient de vivre dans de grands immeubles en béton. Il est pourtant maintenant du plus grand chic d'occuper un loft dans un vieux bâtiment industriel recyclé ou d'habiter un condominium dans un immeuble luxueux. De ce point de vue, c'est Paris qui a précédé Montréal. De même, toute une partie de la restauration de qualité à Montréal a emboîté le pas à la nouvelle cuisine française dont Paris était le porte-drapeau.

En revanche, le communautarisme s'est manifesté plus tôt et plus fort à Montréal qu'à Paris. Quartiers ethniques, village gay, revendication du droit à la différence, voile islamique et turban n'y sont pas des phénomènes récents⁵. Force est de constater que Paris n'échappe pas à ce phénomène. Il n'est pas vécu sans crispation, certes, mais il est bien présent, niché dans des quartiers-refuges où l'on peut vivre entre soi.

Mais n'est-il pas un peu artificiel de parler de ces deux villes, Paris et Montréal, en faisant abstraction des frontières auxquelles elles appartiennent ? En dehors de leurs métropoles, la France et le Québec connaissent aussi une évolution parallèle. En matière d'éducation, les Québécois ont connu les polyvalentes (l'équivalent du collège unique) avant la France, ils pratiquent le *politically correct* depuis nombre d'années, les compressions budgétaires ont mis à mal leur système de santé, leurs usines ferment, leurs paquets de cigarettes portent depuis au moins cinq ans des messages

⁵ Cela suscite peu d'agressivité et de discussions, la laïcité étant plutôt comprise comme le respect des convictions d'autrui et le droit pour chacun d'afficher son appartenance religieuse, voire politique.

leur prédisant mort, stérilité, cancer... On voit bien par ces quelques exemples que villes et pays sont soumis à des lignes de force qui dépassent leurs frontières.

Peut-on dire que Paris se *montréalise*? Rien n'est moins sûr. Le fait que les deux villes évoluent de façon similaire laisse supposer l'existence d'un modèle commun qui est en train de conquérir le monde : le modèle américain tel qu'on peut l'imaginer à partir du cinéma ou de la télévision. Je ne suis pas certaine que les Parisiens soient tout à fait conscients de l'américanisation sournoise de leur mode de vie. Les mêmes qui dénoncent la présence des McDo aspirent, s'ils ne l'ont déjà trouvé, à un confort symbolisé par le lave-vaisselle, le congélateur et la berline, ils emmènent leurs enfants à Euro Disney et ils consomment un nombre impressionnant d'émissions de télévision américaines doublées ou copiées.

Le voisinage de la métropole québécoise avec les États-Unis ajouté à la faible population du Québec rend très fragile l'exception culturelle que représente le Montréal francophone. La lutte se manifeste par la défense de la langue, bien sûr, vaste sujet sur lequel je ne veux pas m'étendre, mais aussi par le souci de se démarquer. Les jeunes créateurs ont peut-être été nourris de rock, de télévision et de cinéma américains, mais ils les ont digérés et « en ont fait leur miel qui est tout leur », comme disait Montaigne. Ils semblent libérés du complexe de l'enfant abandonné et ne courent plus autant que leurs aînés après une reconnaissance parisienne qui viendra ou ne viendra pas. Nul ne saurait se prononcer sur la survie à long terme du fait francophone dans le contexte montréalais. Mais il ne faudrait pas que Paris se croie à l'abri d'une mondialisation étoilée.